

Carnets sur sol

## Matthias GOERNE ? le bel au jour gris

Discussion aujourd'hui avec des camarades de jeu ? pas très enthousiastes ? autour de Matthias Goerne. J'avais écrit un portrait en ? 2006, pour *Carnets sur sol*, mais bien des choses se sont passées, depuis. L'occasion de faire un point (subjectif).

Goerne, qui touche à son ponant, a été surtout actif dans le lied avec piano et avec orchestre, un peu dans l'oratorio également.

Ce qui frappe d'emblée chez est cette **voix très engorgée, assez grise**. C'est ce qui lui pose des problèmes à l'opéra, n'ayant pas le temps d'habituer l'auditeur à son timbre, ou au concert symphonique, son engorgement le privant des harmoniques métalliques des *formants* qui permettent de passer aisément l'orchestre, se fondant trop dans les autres instruments plus puissants.

La voix est engorgée, certes, mais d'une **douceur infinie** ; elle est grise, mais se pare d'**innombrables nuances de gris**, à un degré qui tient de la magie. **Le legato** est sans bornes, l'aisance des *piani* d'un autre monde (le matériau reste exactement aussi dense pour les *fortissimi* médiums, d'un énorme impact physique, que pour les *pianissimi* aigus, ce qui est techniquement rarissime), et surtout, cette présence indicible, qui **enveloppe totalement l'auditeur**. Toute la salle semble contenue dans le velours de sa voix, comme à l'intérieur d'un ?uf.

Un magnétisme incroyable, qui interdit toute distraction, qui appelle sans cesse l'auditeur. Même un novice du lied peine à se laisser distraire, tant l'effet est *physique*.

Vous parliez de DFD initialement dans votre conversation que je reproduis ci-après. Pour le mot, de même que pour les nuances (multicolores pour Fischer-Dieskau, parfois même au-delà du bon goût, dans les années 70), on note la parenté de l'attention, mais aussi la divergence de nature avec son aîné. Là où Dietrich Fischer-Dieskau propose des intentions expressives sur le mot, voire la syllabe, et propose des ruptures psychologiques subites et infiniment fines, Matthias Goerne adopte pour unité de réflexion **le vers**, avec **une pensée en phrases**, fondée sur le développement et la nuanciation d'une même idée. **Une esthétique du dégradé chromatique** plus que du contraste ? et ce bien qu'il maîtrise les nuances dynamiques d'une façon totalement saisissante.

Je l'ai vraiment adoré à **sa grande époque (années 2000-2010)**, alors même que son esthétique vocale incarne tout ce qui me déplaît : engorgé, avant tout vocal, expression plus globale. Mais la force de la proposition est telle, et l'investissement expressif aussi, qu'il m'est impossible de résister.

**Avant 2000** (chez Hyperion par exemple), c'est un peu vert encore côté équilibres vocaux et expression ; **après 2020**, l'instrument a vraiment faibli, et n'a plus cet aspect enveloppant. Par ailleurs, **au fil des années 2010**, il va de plus en plus pousser son expression du côté musical ? ça m'avait vraiment marqué dans les trois cycles Schubert qu'il avait donnés avec Escenbach à Pleyel au début de la décennie, puis dans ses réenregistrements de ces cycles chez Harmonia Mundi ?

en distendant au maximum le tempo, en faisant valoir le galbe de la phrase, en repoussant le texte au second plan. C'était splendide, et très personnel, mais presque conceptuel.

Ce qui fait qu'**aujourd'hui**, en perdant largement la dimension physique de son chant, j'avoue qu'il ne reste plus guère à entendre que les défauts ? le son gros, la technique qui affaiblit ses aigus, le texte qui disparaît, et la recherche du contraste extrême qui l'emporte sur le *dégradé* d'antan.

Surtout, comme il se borne à chanter inlassablement la même poignée d'œuvres, on ne peut que le comparer à lui-même et en être frustré.

Parmi les meilleurs disques :

¶ **Schubert, *Die schöne Müllerin* (avec Eric Schneider, chez Decca).**

Accompagnement piano d'un galbe extraordinaire. L'approche est très sombre, on sent à quel point cette histoire de meunier est rétrospectif, qu'il a été repêché de dessous le moulin et est désormais le *wanderer* amer du *Winterreise*. Une des versions très marquantes du cycle.

¶ **Schubert, *Der Schwanengesang* (avec Alfred Brendel, chez Decca).**

Le seul enregistrement schubertien de Brendel que j'aime ! Pas d'affectation pour une fois, une sobriété et une justesse de trait remarquables ? d'autant que je crois qu'il souffrait déjà d'arthrose à cette époque. Goerne, lui, est au faite de ses moyens techniques et expressifs, toute la gamme des nuances dynamiques et du camaïeu de gris y passent.

Leur *Winterreise* est évidemment remarquable aussi, du côté de Goerne, mais Brendel m'y agace un peu, j'aurais bien davantage aimé qu'il l'enregistre avec Schneider, avec lequel il avait fait une tournée mémorable au début des années 2000.

¶ **Schumann, *Liederkreis Op.39 sur Eichendorff* (avec Eric Schneider, chez Decca).**

Un autre de ses enregistrements de jeunesse, très intenses. J'aime moins ses Kerner (le couplage), où le côté « épais » de la voix se fait davantage sentir. Pour les autres Schumann, j'aime bien son anthologie hors cycles avec Schneider, plutôt que *Liederkreis-Heine Op.24* et *Dichterliebe* avec Askhenazy (le piano est très dur, et lui moins gracieux).

¶ **Ses Jésus chez Bach** (dans les *Passion*)

Copyright : DavidLeMarrec - 2025-09-18 21:18:36